

Un (résistible) petit tour dans le Pamir Afghan

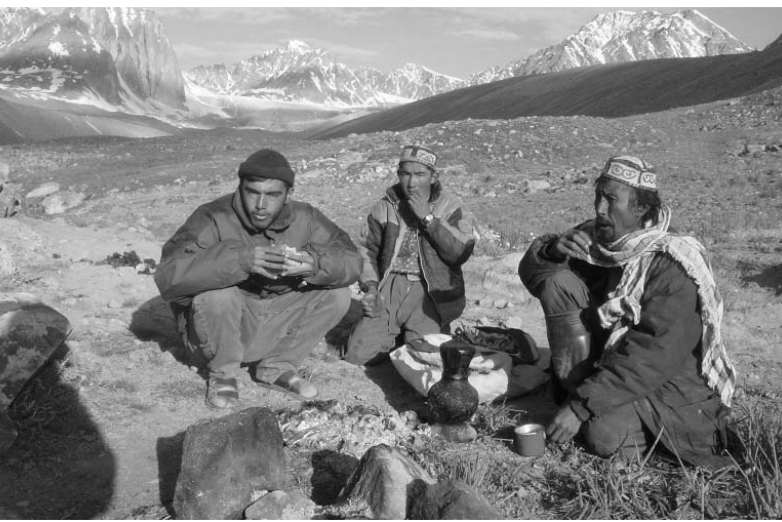
Certaines régions d'Afghanistan demeurent encore des tâches blanches sur la carte. C'est le cas du Warkhan et du Pamir où mes pas m'ont mené en juillet 2005, en compagnie de Julien Dufour, Didier Bertrand et de notre traducteur Aref du lycée Esteqlal. Cet étrange appendice, à l'extrême est de l'Afghanistan, coïncé entre Pakistan et Tadjikistan, touchant à la Chine, en a étonné plus d'un. Ces régions ont été données à l'Afghanistan à la fin du XIX^e par les empires russe et britannique qui ne voulaient pas d'une frontière commune. Mais à quoi ressemble cette région des sources de l'Oxus qui constituait pour les Grecs l'extrémité est du monde connu ? Quels habitants y vivent ?



Monter une expédition n'est pas aisé. Les témoignages sont rares. Remy Dor y est passé dans les années 1970. Un ancien membre de l'association Acted et l'écrivain Philippe Valéry y sont allés il y a 5 ou 10 ans mais aucun n'a pu relier les deux Pamir. Les chemins, leurs difficultés et les temps de trajet sont inconnus. Les risques sont à considérer : nous serons jusqu'à huit jours à cheval du point sanitaire le plus proche. Nous renonçons au téléphone satellite : en cas de problème, personne ne viendra nous chercher aussi loin. Qu'importe, en Orient plus qu'ailleurs, Dieu protège les voyageurs.

Dès notre arrivée à Kaboul, nous prenons la route pour Faizabad. Le Badakhchan est secoué depuis peu par des problèmes politiques : sécession de commandants locaux, incendie de locaux d'ONG. Les campagnes d'éradication du pavot privent la population et les groupes armés de ressources. Nous nous rendons chez le wali (gouverneur) du Badakhchan auquel nous demandons l'autorisation de nous rendre dans les zones frontalières du Pamir. L'accueil est cordial mais la discussion difficile, le refus net. En définitive, nous en triomphons en lui signant une décharge de responsabilité... Même la route pose problème : la Koktcha a emporté les trois ponts de Baharak. Par chance, il ne nous faudra différer que d'un jour notre départ. Il nous faut trouver un bon véhicule et un chauffeur fiable qui s'engage à revenir nous chercher dans trois semaines. Acted nous aidera à en trouver un. En route, je constate avec surprise la régression de la culture du pavot. Depuis mon premier voyage, en 2003, les surfaces ont diminué de moitié. La direction de la jeep casse en s'approchant d'Ichkachim mais un bout de corde nous permettra de repartir.

Ichkachim ressemble à l'idée que l'on se fait d'un bourg du "Far West" : 1 000 âmes, une longue rue poussiéreuse, quelques "boutiques" de chaque côté. C'est la résidence du commandant du Warkhan et des Pamir, responsable de la zone frontière, l'homme qui détient les clefs de notre expédition.



marche. La jeep repart. Sera-t-elle au rendez-vous dans trois semaines ?

Le premier contact avec les Wakhis est rude : ils nous expliquent qu'ils ne peuvent nous louer des bêtes que jusqu'au prochain village et qu'il nous en coûtera 20 dollars par âne par trajet. Dans un pays où un instituteur en gagne 60 par mois ! Nous finissons par trouver un point d'entente. La même scène se reproduira parfois deux fois par jour. Les occasions sont rares de gagner de l'argent dans ces villages isolés où les habitants n'ont pas les moyens de mettre du sucre dans le thé. Mais on nous accueillera toujours, cuira notre riz, nous offrira thé et pain.

Le terme de corridor du Wakhan n'est pas usurpé : la vallée parfois n'excède pas quelques dizaines de mètres de large et les montagnes grimpent de chaque côté au-dessus de 6 000 mètres. Les terres sont rares, disputées par les torrents et les éboulements. A 3 000 mètres, le blé y pousse difficilement, aucun fruit et peu de légumes. Le bois est rare pour construire, se chauffer ou cuisiner. Le dénuement est parfois criant comme dans cette mesure isolée où nous nous arrêtons faire une pause : une marmite, un peu de farine et de thé, une théière, deux bols ; rien d'autre. Les Wakhis se plaignent du manque de routes, de ponts mais que font-ils pour tenter de les améliorer ? Il suffirait de peu pour rendre cette piste plate carrossable.

Il est parti en weekend, avec le seul téléphone du bourg. Ichkachim est donc coupée du monde. La frontière a bien raison d'être calme ! Il finit par arriver. Nous lui faisons miroiter le double de nos cartes au 100°, (la sienne est au 500°). Il finit par nous remettre un précieux laissez-passer : nous pouvons partir !

A Khandud, notre chauffeur nous annonce qu'il n'a plus assez d'essence pour aller plus loin. Il est parti les jerrycans vides ! Peur de casser son véhicule ? Nous nous retrouvons à pied. Finalement, après plusieurs heures de stress, le chef du poste de police nous louera sa jeep : ni freins ni démarreur ; chaque passage de gué est un pile ou face.

Nous arrivons à Qala Pandja, reçu par Chah Ismaël, le leader religieux des ismaéliens du Wakhan (Wakhis). Ce n'est pas un hasard de trouver ici

des ismaéliens "Infidèles" pour de nombreux sunnites, ils ont été partout repoussés sur les plus mauvaises terres. La situation de ces populations est désastreuse : carences alimentaires, 40 % de mortalité infantile avant 5 ans. Ici, un homme ne mentionnera jamais la mort d'un enfant de moins de deux ans, trop fréquent ! Seules les femmes y portent attention. C'est ce que m'apprend Alex, médecin anglais étonnant de courage qui vit dans la région, totalement isolé avec sa femme et des enfants en bas âge.

Nous partons au petit matin. La nuit, le gel retient l'eau et le débit des rivières est plus faible à l'aube. Le départ est houleux : la jeep sans freins renverse une barrière gardée par des soldats. Nerveux, ils nous braquent. Tout finit par s'arranger en riant... Moins d'une heure plus tard, nous devons nous arrêter : trop d'eau pour la jeep ; notre trajet se rallonge de trois jours de



Au terme de trois jours de marche, entrecoupés de passages difficiles de rivières, nous arrivons à Sarhad-e Borhill. C'est le bout de la vallée du Wakhan, fermée par des gorges. Vers le Sud, le col de Borghill mène au Pakistan. L'accès en est aisé mais la frontière est fermée, compliquant

la vie des habitants : tout doit venir de loin, d'Ichkachim. Une poignée de soldats se trouve à Sarhad, dernier signe de la présence de l'Etat afghan : nous n'en croiserons aucun dans les deux semaines suivantes.

Nous quittons Sarhad sans savoir jusqu'où nous pourrions aller : le temps est compté, les temps de trajet inconnus et le chemin incertain, fonction du niveau des eaux. La vallée du Wakhan était très plate. A présent difficultés et cols se succèdent : Dalriz et ses pierriers 4 250 mètres, Ghamundi 4 895 mètres (glacier et éboulis), Akbilis : 4 600 mètres. En 4 jours, nous avalerons plus de 5 000 mètres de dénivellé total, à plus de 4 000 mètres d'altitude, à raison de plus de sept heures de marche par jour. Nul ne peut atteindre le petit

Pamir sans passer ces cols dangereux où les animaux peinent à trouver leur chemin dans des chaos de pierres, ou risquent de se rompre les pattes sur la glace. Les frontières proches de la Chine et du Tadjikistan sont fermées. L'histoire, la politique autant que la géographie ont fait que ces populations sont parmi les plus isolées qui soient.

Le petit Pamir est habité par des nomades Kirghizes, vivant de leurs troupeaux. Bien qu'isolés, leur économie repose sur les échanges. Les commerçants viennent d'Afghanistan leur apporter riz, sucre, huile, thé et vêtements et repartent avec des moutons. De fait, les Kirghizes s'organisent pour maintenir les sentiers et les ponts et bâtir des abris pour les voyageurs. Les échanges leur sont vitaux. Vitaux



et parfois mortels car l'opium arrive dans le Pamir, échangé contre des moutons (1 kg = 3 moutons). La consommation en est forte. Vivre toute l'année dans des vallées à plus de 4 000 mètres, où les hivers



sont atroces pour les hommes et les bêtes, n'est pas commun chez les Kirghizes. La fermeture des frontières après la révolution bolchevique puis l'arrivée des communistes en Chine ont poussé les Kirghizes, fuyant la collectivisation, à s'installer dans les pâturages d'été. Une grande partie a fui à nouveau au Pakistan dès l'invasion soviétique de l'Afghanistan. Le nombre des Kirghizes du Pamir a été divisé par 4 depuis les années 70.

Aujourd'hui, ils se plaignent de leur isolement, d'être ignorés du pouvoir afghan : pas d'école, de centre de soins, de carte d'identité ou de passeports pour aller au Pakistan. Ils ont pu voter aux présidentielles mais pas aux législatives. L'isolement leur pèse mais ils n'abandonneraient pas leur mode de vie, garant de leur liberté. Ils bénéficient d'une certaine aisance par rapport aux Wakhis : l'herbe est chiche mais l'espace est grand pour les troupeaux. L'hiver est l'ennemi principal. Il tue normalement un quart du troupeau, parfois la moitié. En plein mois de juillet, à 4 000 mètres, il gèle tous les soirs. Combien en décembre ?

Nous repartons vers le Grand Pamir. De nouveau les cols : Akbilis, Ghamundi, puis Karabel (4 820 mètres) et Chowr (4 890 mètres). Il faut quatre jours d'une marche éprouvante pour rejoindre le grand Pamir et de peu : à peine avons nous passé Chowr qu'une tempête de neige s'y abat. Le campement du chef du grand Pamir est situé près du lac Zor Kol. Nous sommes de suite dirigés vers la yourte réservée aux hôtes. A peine sommes-nous assis qu'on nous apporte le thé, le pain et du yaourt à volonté... Le chef arrive ensuite et la discussion s'engage : d'où venons-nous, qui sommes-nous ? Le pourquoi n'est pas à l'ordre du jour. Les nomades ne se soucient pas du mouvement ; il leur est naturel. Celui qui passe est le bienvenu. Combien nous ont précédés ?

Beaucoup, nous répond-il : deux l'an dernier, personne il y a deux ans, un il y a trois ans et aucun auparavant...

Nous partageons la vie des campements : battage de la laine, fabrication du feutre, des fromages qui séchent en hauteur sur des claies. Dans les yourtes : pas de poêle ; juste un feu de bouses à même le sol qui enfume la tente. Dans un coin une tenture isole le lait en train de fermenter. Les femmes sont vêtues de longues robes rouges plissées et portent des colliers de pièces de monnaie ou de tout ce qui brille. Un grand voile part du front et tombe jusqu'au bas du dos : blanc pour les femmes mariées, rouge pour les autres. L'une d'elles donne devant nous le sein à son bébé. Sommes nous en Afghanistan ?



Sur le retour, dans une vallée, la chance nous sourit. Un bozkachi¹ est donné à l'occasion d'un mariage. La joie de se mettre en avant l'anime autant que la volonté de gagner.

En 5 jours, nous rejoignons Qala Pandja où une jeep nous attendra. Elle se noiera en passant un gué ; un pont effondré nous obligera à l'abandonner plus loin. Qu'importe, nous rentrerons finalement à temps, épuisés par ces cinq semaines mais heureux d'avoir rencontré ces populations et atteint un des bouts du monde.

par Régis Lefèvre

www.juldu.com

1. bozkachi :